



Un niveau élevé d'exaspération

ÉMEUTES • *Les foyers de contestation se multiplient dans le monde, comme actuellement à Londres. La financiarisation de l'économie n'y est pas étrangère, selon l'expert Alain Bertho.*

PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY JACOLET

Émeutes à Londres, guerre civile en Libye, soulèvements au Chili, «incidents de masse» en Chine, manifestations géantes en Grèce et en Israël: depuis le début de l'année, les mouvements de contestation se multiplient aux quatre coins du monde. «Il y a trois ans, il n'y avait que quelques centaines d'émeutes par an. Aujourd'hui, on les compte par milliers», fait remarquer Alain Bertho. Auteur de «Le temps des émeutes» (Ed. Bayard), ce directeur de l'école doctorale de Sciences sociales de l'Université de Paris 8-Saint-Denis décrypte le phénomène des explosions de violence.

Comment expliquer qu'autant de foyers de contestation naissent ces derniers mois?

Alain Bertho: On observe l'effondrement des dispositifs de représentation politique que l'on a connu depuis deux siècles. Jusqu'à aujourd'hui, toute une série de conflits pouvait se régler par des mots, des programmes, des oppositions politiques. Ils n'ont plus d'espace d'expression aujourd'hui. Alors, ils choisissent la violence. L'émeute est une façon de dire les choses.

Ces violences ont-elles un dénominateur commun?

Oui. D'un continent à l'autre, les modes opératoires sont les mêmes. Les situations qui déclenchent les explosions sont les mêmes. Tous les peuples sont pris dans les mêmes logiques économiques et politiques. C'est une réponse à la financiarisation de l'économie, destructrice du travail humain, des solidarités sociales. Les Etats pris dans cet étau gèrent le problème en annihilant tout espace de débat

démocratique, puisque les plans d'austérité sont présentés comme quelque chose d'inéluctable.

Une partie de la légitimité de l'Etat est remise en cause...

Bien sûr. Et il y a alors la recherche d'une autre légitimité dans d'autres domaines, comme la peur des dangers extérieurs: l'islam, la délinquance... Cela a un prix, car cela veut dire mettre la police au centre de l'Etat, de la vie sociale, donc mettre du conflit entre la population et l'Etat.

C'est le cas en Angleterre?

Oui. On observe une révolte contre la croissance des inégalités dans un contexte où l'austérité devient le couplet préféré des gouvernements. Dans des pays très développés comme l'Angleterre, quand des gouvernements sont dépassés par des logiques mondiales financières et qu'ils sont voués à laisser les inégalités s'accroître et la pauvreté s'installer, quand les politiques sociales sont complètement bradées, on ne peut s'étonner que cela arrive. La matrice structurelle, la cause profonde est toujours là. Il suffit d'une étincelle pour qu'il y ait un passage à l'acte.

Dans les pays arabes par exemple, les origines des révoltes ne sont-elles pas différentes?

Au départ, après la mort de Mohammed Bouazizi, l'émeute de Sidi Bouzid commence comme une émeute urbaine classique. C'est la dynamique de la mobilisation qui diffère: la jeunesse populaire urbaine n'est pas restée isolée. Elle a agrégé autour d'elle d'autres couches

et d'autres générations. On connaît la suite.

Qui sont les émeutiers en général?

Toujours des jeunes. Parfois des jeunes étudiants comme au Chili en ce moment. Parfois des jeunes des quartiers pauvres. Parfois les deux comme en Tunisie, en Egypte, mais aussi au Sénégal en juin dernier...



«L'émeute est une façon de dire les choses»

ALAIN BERTHO

Qu'est-ce qui a changé avec le printemps arabe?

Ce n'est que depuis cette année, avec le printemps arabe, qu'on commence à avoir un phénomène de diffusion et de ressemblance assumé. Dans la séquence qui a commencé avec le siècle, les mouvements de contestation n'étaient pas liés. C'est ce qui fait la grande différence entre cette séquence et celles qui l'ont précédée comme en 1968. Ce qui est frappant, c'est la ressemblance entre des événements et des acteurs qui ne se connaissent pas et qui se trouvent à des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Les émeutes sont d'ampleur différente. Mais les situations qui provoquent les explosions et les modes opératoires traversent les continents et les frontières.

Comment par exemple la mobilisation via les réseaux sociaux...

Les réseaux sociaux ont bien sûr joué un rôle nouveau. Ce sont des instruments techniques tout à fait adaptés à ces mobilisations, mais ce ne sont que des outils. L'essentiel reste dans les mobilisations et la volonté des acteurs de faire des choses ensemble.

Les émeutes à Londres sont-elles différentes des autres?

Ces émeutes expriment des revendications similaires aux autres depuis quelques années. Mais c'est un phénomène d'un niveau assez exceptionnel. Il y a la recherche d'affrontement direct avec la police. Et on observe des pillages et des destructions de magasins. Participer à des émeutes, c'est d'abord se mettre en danger physiquement et judiciairement. On le voit sur les vidéos: les émeutiers ne semblent plus avoir peur de rien et s'affichent sur internet. L'état d'exaspération est tel que cela n'a plus d'importance. Il y a un grand sentiment de liberté, mais à quel prix? Cela n'a rien à voir avec ce qui se passe en Syrie. En Angleterre, ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais on risque quand même de gâcher sa vie. Pour en arriver là, il doit y avoir un niveau élevé d'exaspération sociale. Il faut savoir qu'en terme d'écart des revenus, en vingt-trente ans, on a régressé d'un siècle en Europe.

Le décès d'un membre de la communauté noire a mis le feu aux poudres. Est-ce que ce sont pour autant des émeutes raciales?

Pas du tout. Les émeutiers représentent la diversité des classes sociales anglaises. Ils sont de toutes les couleurs. Il n'y a pas de clivage. I